

10° *Affections de l'âme.* — Les affections de l'âme méritent une grande attention avant et après les opérations. Quoiqu'on pense, en général, qu'on ne doit pas s'en occuper dans les opérations peu graves, cependant je crois qu'en tous cas il faut s'emparer de l'esprit de son malade, afin qu'il soit dans un repos parfait. Ce point de thérapeutique hygiénique est pour moi de la plus grande importance.

Après l'opération, il faut éloigner tout ce qui pourrait exciter les affections de l'âme. J'ai parlé plus haut des sens ; ce que j'en ai dit se rapporte aux sensations. Quant aux passions, leur excessive influence sur le moral oblige le chirurgien à les ménager. Ainsi, l'on doit éviter avec un soin minutieux tout ce qui pourrait les susciter. Il faut prendre autant de précautions pour les mouvements gais de l'âme que pour les mouvements tristes, même chez les individus dont le caractère est le plus indifférent.

## DEUXIÈME PARTIE.

### PATHOLOGIE GÉNÉRALE.

#### DE LA MALADIE.

Lorsque, par une cause connue ou inconnue, la santé est troublée, on dit qu'il y a maladie. D'après cela, je crois que l'on peut définir la maladie, un trouble quelconque survenu dans la santé.

J'ai défini la santé dans l'introduction de cet ouvrage : j'ai fait voir qu'elle était le résultat de l'harmonie dans toutes les fonctions, et que, dès que l'une ou plusieurs de ces fonctions étaient troublées, la santé n'existait plus. On pourrait donc me reprocher de ne pas spécifier plus positivement la maladie, en disant qu'elle est le trouble survenu dans les fonctions d'un organe : en effet, dans la pluralité des cas, la maladie consiste dans la perturbation fonctionnelle d'un organe, mais dans beaucoup de cas aussi, il ne nous est pas donné d'indiquer exactement quel est l'organe malade, et en quoi consiste la maladie. Mon opinion personnelle, qui me conduit à ne pas admettre de maladie sans organe malade, doit cependant céder à ces faits, qui prouvent sans réplique que, malgré le trouble manifesté dans la santé, nous ne pouvons dire la cause de ce trouble. Ces exemples fréquents dans la partie médicale de l'art de guérir, le sont aussi dans la partie chirurgicale ; et si dans cette dernière nous trouvons presque constamment une cause physique, nous ne découvrons pas les rapports qui existent entre cette cause légère et les accidents graves et même mortels qu'elle fait naître.

L'étude de la chirurgie ne devrait comprendre que les maladies qui exigent impérieusement une manœuvre de l'homme instruit dans l'art de guérir. S'il en était ainsi, nous reviendrions à cette époque de la science médicale où le chirurgien pratiquait l'opération sous la surveillance et d'après les ordres du médecin, où il était une espèce de machine vivante, mise en mouvement par l'intelligence d'un homme. Les anciens n'avaient pas ainsi compris la chirurgie et le chirurgien : l'homme qui étudiait l'art de guérir ses semblables était à la fois mé-

decin et chirurgien ; on n'a qu'à lire leurs œuvres pour reconnaître la vérité de ce que j'avance. Il paraît que c'est à l'époque du moyen âge, où les sciences, renfermées dans les cloîtres, étaient devenues en quelque sorte la propriété des hommes d'Église, qu'il leur fut défendu de pratiquer des opérations, et qu'ils les abandonnèrent aux laïques, gens tout à fait illettrés. Plus tard, quelques hommes instruits pratiquèrent également la médecine et la chirurgie, et firent sortir celle-ci de l'état d'abjection dans laquelle elle était. En France, ce fut surtout la création de l'Académie royale de chirurgie qui donna de l'éclat à cette partie de l'art de guérir ; mais si elle lui a été utile, elle a eu le grand défaut de partager la médecine en deux classes, la médecine et la chirurgie, et d'exciter, non pas une rivalité, mais une jalousie entre les hommes qui se livrent à ces sciences : et cette jalousie a été portée si loin, qu'à la suite des événements politiques qui ont tourmenté la France au commencement de notre siècle, des hommes ont proposé la division du corps médical en médecins et chirurgiens, comme si cette division était possible, comme si pour être bon médecin il ne fallait pas être chirurgien, et pour être bon chirurgien, on ne devait pas être médecin.

S'il n'est pas possible d'admettre une division entre les hommes de l'art, il l'est encore moins d'en admettre une entre les maladies. Cependant nous le devons, mais uniquement dans un but scientifique, parce qu'il est presque impossible à un seul homme d'avoir le temps d'étudier les deux ordres de maladies avec autant de précision. Dans cette division nous renfermons des maladies qui sont autant du ressort de la médecine que de la chirurgie, union inévitable, fusion heureuse, puisqu'elle prouve que la science médicale est une, et que la scission que des esprits étroits ont voulu faire dans l'art médical est tout à fait impossible.

Cependant le nom de chirurgie convient parfaitement à la partie de la médecine que nous étudions, parce que la main est presque constamment indispensable à la thérapeutique qui lui est propre, et, faisant l'application de l'étymologie du mot, je dirai que la chirurgie est la partie de l'art médical qui emploie la main seule ou armée d'instruments à la conservation de la santé ou à la guérison des maladies.

L'étude de la chirurgie comprend celle de la pathologie et de la thérapeutique chirurgicales.

La pathologie a pour objet la connaissance des maladies chirurgicales.

La thérapeutique a pour objet le traitement de ces mêmes maladies.

La pathologie et la thérapeutique se divisent en générale et en spéciale.

La pathologie générale a pour objet les maladies chirurgicales considérées d'une manière abstraite et dans ce qu'elles ont de commun. La pathologie spéciale expose l'histoire de chaque maladie et la dessine avec la physionomie qui lui est propre.

La thérapeutique générale renferme l'exposé des moyens thérapeutiques qui peuvent être mis en usage pour des affections semblables sur diverses parties du corps. La thérapeutique spéciale expose le traitement particulier des maladies de chaque organe.

La pathologie générale comprend : 1° la Nosologie ; 2° la Nomenclature ; 3° le Siège ; 4° les Différences ; 5° l'Étiologie ; 6° le Diagnostique, qui traite de la Symptomatologie et de la Séméiotique ; 7° le Pronostic.

#### § 1<sup>er</sup>. — De la nosologie.

La nosologie, ou classification des maladies, doit être distinguée de la nosographie ou description des maladies.

La classification des maladies chirurgicales est aussi difficile que celle des maladies médicales. Pour qu'une nosologie fût bonne, il faudrait la baser sur les causes des maladies, et non sur les effets ; car, pour remédier à un mal, il est important d'en connaître la cause. Le médecin peut alors le prévenir, ou au moins le combattre avec avantage. Mais l'obscurité qui règne sur le principe d'un grand nombre de maladies nous empêche d'arriver à ce degré de perfection. Il faut donc chercher ailleurs un ordre nosologique : c'est ce qu'ont fait tous les écrivains, avec des avantages différents.

Je ne passerai pas en revue, et je ne discuterai pas les diverses classifications des écrivains grecs, romains, arabes ou du moyen âge ; je n'examinerai pas non plus celles adoptées par les nosologistes plus récents et par les modernes. Devant suivre l'ordre adopté par mon père, une pareille discussion deviendrait inutile ; l'ordre est établi, je dois le prendre.